

HOMÉLIE 24

«Vous n'avez essayé encore que des tentations humaines. Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais il vous fera supporter les tentations avec avantage, afin que vous puissiez persévérer.»

1. Vous avez vu l'Apôtre effrayer les disciples par le récit des choses d'autrefois et les troubler par ces dernières paroles : «Que celui qui se croit ferme prenne garde de tomber.» Cependant ceux-ci n'en étaient pas aux premières tentations, ils avaient été déjà souvent éprouvés : «J'ai été souvent parmi vous, leur avait-il dit auparavant, dans la faiblesse, dans la crainte, dans le tremblement.» (1 Cor 2,3) Aussi semblaient-ils autorisés à lui dire : Pourquoi nous troubler et nous épouvanter ainsi ? Nous ne sommes pas inexpérimentés dans ces luttes; n'avons-nous pas été chassés et poursuivis ? n'avons-nous pas eu souvent de grands périls à braver ? C'est pour confondre cette suffisance dangereuse que l'Apôtre poursuit : «Jusqu'ici vous n'avez enduré que des tentations humaines,» c'est-à-dire légères, rapides, ordinaire. Il prend le mot humain dans le sens de petit, comme dans ces paroles : «Je vous parle humainement à cause de la faiblesse de votre chair.» (Rom 6,49) Point d'orgueil donc, comme si vous aviez vaincu l'orage; l'orage qui peut donner la mort n'a pas encore éclaté, et vous n'avez pas essayé de tentation meurtrière. C'est ainsi qu'il disait aux Hébreux : «Vous n'avez pas encore résisté au péché jusqu'à l'effusion du sang.» (Heb 12,4) Mais après les avoir confondus, il veut relever leur courage; et voilà pourquoi, leur ayant appris à être humbles, il dit : «Dieu est fidèle et il ne souffrira pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces.» Il y a donc des tentations qui dépassent les forces de l'âme. Quelles sont ces tentations ? Toutes, j'ose le dire. Dieu est le maître absolu, et nous appelons sa puissance à notre aide par les dispositions de notre volonté. Non seulement nous ne résisterons pas aux tentations les plus fortes, mais nous ne parviendrons pas même sans le secours de Dieu à triompher de celles que l'Apôtre appelle humaines. Paul, pour nous l'apprendre, ajoute : «Mais il vous fera supporter la tentation avec avantage, afin que vous puissiez persévérer.»

Par nos propres forces, nous ne résisterons pas à ces tentations légères; même pour triompher de celle-là, et, avant d'en triompher, pour les supporter il nous faut la grâce d'en haut. C'est Dieu qui par la patience et une prompte délivrance, nous fait résister à la tentation. «Il vous fera vaincre l'épreuve, dit l'Apôtre, afin que vous puissiez persévérer.» Il attribue tout à Dieu. «Donc, mes frères, fuyez l'idolâtrie.» Il les appelle ses frères et les presse constamment de n'avoir plus rien de commun avec ce crime. Il ne dit pas seulement : Eloignez-vous, mais : «Fuyez.» Il nomme l'idolâtrie, et, s'il leur ordonne de la fuir, ce n'est pas uniquement à cause du prochain, c'est aussi parce qu'en elle-même elle peut avoir les plus désastreux effets. «Je vous parle comme à des personnes sages; jugez vous-mêmes de ce que je dis.» Après ce qu'il venait de dire, et ce terme d'idolâtrie qu'il venait d'employer, peut-être exagéré, on aurait pu croire qu'il voulait par ces paroles sévères irriter à l'extrême l'esprit des disciples; c'est pourquoi il s'en rapporte à leur témoignage et fait leur éloge en les établissant juges. «Je vous parle comme à des personnes sages,» dit-il. On sent un homme fort de son droit et de la justice de sa cause, puisqu'il consent à faire de l'accusé le juge de ce qu'il avance. Par là d'ailleurs il ranime le courage de celui à qui il s'adresse; il n'est plus pour celui-ci un homme qui commande et porte un arrêt, mais un esprit qui consulte et qui attend le jugement des autres. Avec les Juifs, à cause de la grossièreté de leurs idées, Dieu n'agissait pas ainsi; il ne leur indiquait pas les causes de ses préceptes, il ordonnait, et c'était tout. Mais nous qui sommes libres et sages, c'est autrement que l'Apôtre nous traite; il nous parle comme à des amis : Je n'ai pas besoin d'autres juges, dit-il; prononcez, vous êtes mes juges. «N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que nous bénissons est la communion du sang du Christ ?» Que dites-vous, bienheureux Paul ? Est-ce pour confondre votre auditeur, qu'en parlant de ces mystères terribles, vous appelez calice de bénédiction ce calice redoutable ? Oui, et je révèle ici de grands mystères. En parlant de bénédiction, je découvre tout le trésor de la munificence divine et je rappelle le souvenir de tant de bienfaits.

Nous rapportons à ce calice les dons ineffables de Dieu et tous les biens dont nous jouissons; c'est dans ces sentiments que nous l'offrons, et, quand nous communions, nous remercions Dieu d'avoir délivré le genre humain de l'erreur, d'avoir ramené ceux qui étaient perdus dans de lointains sentiers, d'avoir fait ses frères et ses héritiers de ceux qui n'avaient pas d'espérance et étaient sans Dieu sur la terre. Pleins de reconnaissance pour tous ces bienfaits et pour d'autres semblables, nous allons à nos mystères. Pourquoi, ô Corinthiens, n'agissez-vous pas autrement ? Pourquoi, tandis que vous bénissez Dieu de vous avoir délivré

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

des idoles, courez-vous de nouveau aux tables des idoles ? «Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communion du sang de Jésus Christ ?» Voilà des paroles pleines de foi et bien redoutables ! Que signifient-elles, sinon : Ce qui est dans ce calice est la même chose que ce qui coula du côté du Christ, et nous y participons ? C'est aussi le calice de bénédiction. Pourquoi ? Parce qu'en le tenant entre nos mains, nous l'offrons dans la plus vive admiration, étonnés il est vrai de ce don ineffable, mais reconnaissants de l'effusion de ce sang précieux qui nous a délivrés de l'erreur. Que dis-je, de l'effusion du sang du Christ ? Il y a plus, puisque tous les jours ce sang nous est donné avec une générosité sans bornes. Si tu as soif de sang, dit le Seigneur, ne rougis pas l'autel des idoles en immolant des animaux grossiers; rougis le mien de mon propre sang. Quoi de plus terrible ? mais aussi quoi de plus aimable ?

2. Voyez ce que font ceux qui aiment. S'ils s'aperçoivent que l'objet de leur amour désire le bien d'autrui au mépris du sien propre, ils donnent ce qu'ils ont et lui persuadent ainsi de changer le cours de ses préférences. Mais que peuvent donner des amis ? Des vêtements et de l'argent, des biens extérieurs en un mot; ils n'ont jamais donné leur sang. Le Christ, lui, l'a donné et nous a ainsi manifesté l'étendue de sa sollicitude et l'ardeur de sa charité. Dans l'ancienne loi, à cause de la grossièreté des Juifs, Dieu, pour les éloigner des idoles, consentait à recevoir le même sang qui coulait sur les autels étrangers, et c'était là une marque de son inépuisable amour; mais sous la loi nouvelle, le rôle des prêtres est devenu plus redoutable et plus magnifique : les anciens sacrifices ont été abolis, et, à la place des animaux privés de raison, Dieu s'immole lui-même. «N'est-il pas vrai que le pain que nous rompons est aussi la communion du corps de Jésus Christ ?» Pourquoi pas la participation ? Pour signifier quelque chose de plus et marquer une union plus étroite. Participer et prendre seulement, ce n'est pas communier, il faut encore s'unir. De même que ce corps est uni au Christ, de même nous par ce pain. Mais pourquoi ajouter : «Le pain que nous rompons ?» Ce qui a lieu réellement dans l'Eucharistie, tandis que sur la croix, le contraire se produisit selon ces paroles : «On ne rompra point ses os.» (Nom 9,12) Ce que le Christ n'a pas souffert sur la croix, il le souffre à l'autel à cause de vous; il se laisse diviser afin de se donner à tous.

«La communion du corps,» ce qu'il communique est étranger à celui qui communit; mais cette différence, si petite qu'elle parût, est complètement enlevée. Après ces paroles, voici que l'Apôtre ajoute : «Nous ne sommes tous ensemble qu'un seul pain et un seul corps.» Que parlé-je de communion ? nous sommes ce corps lui-même. – Qu'est-ce que ce pain ? – Le corps du Christ. – Que deviennent ceux qui communient ? – Le corps du Christ : ils ne sont pas plusieurs corps, mais un seul. Combien de grains de froment entrent dans la composition du pain; mais ces grains, qui les voit ? Ils sont bien dans le pain qu'ils ont formé, mais rien ne les distingue les uns des autres, tant ils sont unis. Ainsi sommes-nous unis les uns avec les autres, et avec le Christ. Celui-ci ne se nourrit pas d'un corps et celui-là d'un autre; nous nous nourrissons tous du même corps, et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute : «Parce que nous participons tous au même pain.» Si nous participons au même pain, si nous devenons un même corps, pourquoi ne pas avoir la même charité, et ne pas nous unir par ce lien puissant ? Relisez l'histoire de nos ancêtres dans la foi, vous trouverez ce prodige vivant : «La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme.» (Ac 4,32) Que sont devenus ces beaux exemples ? Nous avons le contraire sous les yeux. Des divisions nombreuses, des dissensions profondes règnent entre tous, et nous nous traitons les uns les autres avec une cruauté digne des animaux. Eh quoi ! si éloignés que vous fussiez de lui, le Christ a daigné s'unir à vous : et vous ne daignez pas, comme vous le devriez, vous unir à votre frère ! Que dis-je ? Vous vous séparez de lui, vous à qui le Seigneur a montré tant d'amour, a donné une si noble vie ? Car Dieu ne s'est pas contenté de vous donner son corps; notre chair formée d'un peu de terre, ayant été frappée de mort par le péché, et dès lors n'étant plus douée de vie, il a voulu nous faire participer à sa propre chair, semblable à la nôtre par sa nature, mais exempte de péché et surabondante de vie, afin que, nous dépouillant de la première chair qui était morte, et nous nourrissant de la sienne, nous pussions trouver à cette table l'immortalité.

«Considérez Israël selon la chair : ceux qui mangent des victimes, ne participent-ils pas à l'autel ?» Paul trouve dans l'ancienne loi la confirmation de ce qu'il vient de dire. Trop grossiers pour comprendre les choses élevées, les Juifs avaient besoin d'autres leçons; Paul met en avant l'exemple de leurs ancêtres. Il dit très-à-propos : «Selon la chair;» les fidèles étaient selon l'esprit. Le sens de ces paroles est celui-ci : Vous apprendrez de ceux-là mêmes qui sont plus grossiers, que ceux qui mangent les victimes participent à l'autel. Il est donc évident que, malgré toutes les apparences, ils sont loin d'être parfaits et d'avoir la science consommée, puisqu'ils ne savent même pas que pour le grand nombre participer aux victimes, c'était en quelque sorte s'allier au démon, grâce à la propension rendue sans cesse plus

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

impérieuse par l'habitude. Participer aux mêmes mets et s'asseoir à la même table sont des occasions et des signes d'amitié parmi les hommes; ainsi en est-il avec le démon. Remarquez que l'Apôtre ne dit pas des Juifs qu'ils communiaient avec Dieu, mais seulement qu'ils participaient à l'autel; les offrandes étaient en effet consommées. Il n'en est plus de même du Christ; entendez-le : «C'est la communion du corps du Seigneur.» Nous participons non plus à l'autel seulement, mais au Christ lui-même. Cependant, comme en l'entendant dire qu'ils participaient à l'autel, on aurait pu croire qu'il attribuait aux idoles quelque puissance et la faculté de nuire, il coupe court à une pareille supposition, en ajoutant de nouveau: «Ai-je donc voulu dire que l'idole soit quelque chose, ou que ce qui a été immolé ait quelque vertu ?»

3. Loin de moi la pensée de prétendre que les idoles peuvent nuire ou agir de quelque façon que ce soit : les idoles ne sont rien. Je n'ai d'autre but que de vous les faire mépriser. Pour cela, me direz-vous, si vous voulez nous inspirer des victimes un souverain mépris, pourquoi prendre tant de peine pour nous en éloigner ? – Parce qu'elles ne sont pas offertes à votre Dieu. «Ce que les païens immolent, ils l'immolent au démon, et non à Dieu.» Ne faites donc pas le contraire de ce que je vous dis. Si vous étiez fils d'un roi, et qu'au mépris de la table paternelle où votre place est toujours prête, vous voulussiez partager celle des condamnés et des esclaves, croyez-vous que votre père y consentit ? Non seulement il n'y consentirait pas, mais il ferait les plus grands efforts pour vous détourner de vos projets, moins sans doute à cause du mal que vous en éprouveriez, qu'à cause du déshonneur qui pourrait en rejaillir sur votre noblesse et sur la table du roi. Que sont ces hommes ? Des esclaves criminels, perdus de réputation, condamnés et chargés de chaînes, réservés pour d'affreux supplices, voués à tous les maux. Et vous ne rougiriez pas, vous, d'aller, comme un histrion ou un vil mercenaire, vous asseoir à leur table et partager leur repas ? N'allez donc pas aux sacrifices des idoles, puisque l'intention des sacrificateurs comme les dispositions de ceux qui y participent, rendent les offrandes impures. «Je veux que vous n'ayez aucune société avec les démons.» Sollicitude vraiment paternelle ! On voit que les paroles de Paul se ressentent de l'état de son âme. Je ne veux pas, dit-il, que vous ayez rien de commun avec les démons. Mais, comme il avait parlé sous forme de conseil seulement, et que les plus grossiers d'entre les fidèles auraient pu ne tenir aucun compte de ses exhortations, voici qu'il s'exprime avec autorité : «Je ne veux pas ... Jugez vous-mêmes;» il formule l'ordre et la loi : «Vous ne pouvez pas boire à la fois le calice du Seigneur et celui des démons; vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à celle des idoles.» Pour détourner les fidèles, il n'a recours qu'à la persuasion. Puis il ajoute, afin de les couvrir de confusion : «Est-ce que nous voudrions irriter le Seigneur ? Sommes-nous plus forts que lui ?» En d'autres termes : Voudrions-nous essayer s'il peut nous punir ? Chercherions-nous à l'irriter en nous jetant parmi ses ennemis, en prenant part avec eux au combat ? Evidemment, il y a là une allusion à la faute de leurs pères, et c'est pourquoi il emploie les termes mêmes dont Moïse se servit pour reprocher aux Juifs, de la part de Dieu, leur idolâtrie : «Ils m'ont provoqué par des dieux qui n'en sont pas, il m'ont irrité avec leurs vaines idoles.» (Deut 32,21) «Sommes-nous plus forts que lui ?» Vous entendez cette formidable accusation, qui dut les faire frissonner, et qui, en rendant manifeste l'absurdité de leurs prétentions, les pénétrait de douleur et de honte.

Vous me direz : Pourquoi ne pas commencer par cette réflexion, la plus propre à les toucher ? – Parce qu'il allègue toujours plusieurs raisons à l'appui de ses thèses, réservant les plus persuasives et les plus entraînantes pour la fin. Ayant donc commencé par les moindres maux, il arrive à ce qui était la source de tous, quand il trouve par là même les esprits mieux disposés à l'entendre. «Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient; tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. Que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres.» Quelle prudence consommée ! Prévoyant, ce qui était vraisemblable, que les fidèles lui diraient : Nous sommes parfaits et maîtres de nous; c'est pourquoi nous goûtons sans nous nuire aux choses qu'on nous sert. – Que vous soyez parfaits et maîtres de vous, ce n'est pas ce dont il faut tenir compte. Cela nuira-t-il, sera-ce une cause de ruine ? c'est ce qu'on doit se dire. «Tout n'est pas expédient, tout n'édifie pas,» dit-il en vue de lui-même d'abord, et de ses frères ensuite. «Tout n'est pas expédient,» évidemment il fait allusion à un dommage personnel; «tout n'édifie pas,» c'est le scandale de son frère qu'il marque clairement. Avec cela on comprend qu'il ajoute : «Que nul ne recherche donc son propre bien.» Il insiste là-dessus dans toute l'Épître, et à chaque instant. Dans l'Épître aux Romains n'avait-il pas dit : «Car le Christ ne s'est pas recherché lui-même ?» (Rom 15,3); et ailleurs : «Comme je m'efforce moi-même de plaire à tous en toute chose, ne recherchant pas ce qui m'est utile.» (1 Cor 10,33) Il indique ici la même pensée, sans insister néanmoins. Combien de fois ne l'avait-il pas déjà énoncée et prouvée ? Tantôt il avait dit qu'il devenait juif avec les Juifs :

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

tantôt qu'il vivait comme s'il n'avait pas de loi avec ceux qui étaient sans la loi; ailleurs, qu'il n'avait jamais abusé de son indépendance et de sa puissance, qu'il s'était fait le serviteur de tous, cherchant à se rendre utile à tous. En deux mots, il leur rappelle toutes ces choses. A son exemple, mes bien-aimés, inquiétons-nous de nos frères, et demeurons-leur unis. Aussi bien, n'est-ce pas renseignement que nous donne ce redoutable sacrifice ? Ne devons-nous pas nous en approcher sans haine, avec une parfaite charité, afin de nous envoler au ciel comme des aigles ? «Où sera le cadavre, là se rassembleront les aigles,» (Mt 24,28), est-il écrit; le cadavre n'est autre que le corps du Christ frappé par la mort ; car, s'il ne fût pas mort, nous ne devrions pas ressusciter. Pour s'approcher de lui, il faut être vraiment grand, n'avoir rien de commun avec la terre, ne pas se traîner honteusement, mais prendre toujours son vol vers les hautes régions, fixer le soleil de justice, avoir toujours l'œil de l'âme en éveil : c'est la table des aigles et non celle des geais. Ceux qui participeront dignement à ces mystères, rencontreront le Christ descendant des cieus; ceux qui s'en approcheront sans préparation, seront sévèrement châtiés.

4. Eh quoi ! vous n'oserez pas recevoir un roi simplement et sans quelques apprêts; que dis-je ? le manteau royal lui-même, vous ne le toucheriez pas avec des mains impures, fussiez-vous seul et sans témoins; toutefois, ce manteau qu'est-il, sinon un tissu fourni par des vers ? Vous en admirez la couleur, qui n'est que le sang d'un poisson mort; et l'on ne voudrait pour rien au monde le tacher. Quoi ! personne n'ose toucher un vêtement humain, et le corps du Seigneur, ce corps immaculé, qui eut de si intimes rapports avec la nature divine, ce corps par lequel nous sommes et nous vivons, ce corps qui a brisé les portes de la mort et nous a ouvert les portes du ciel, nous le recevions avec tant de mépris ! Oh ! je vous en conjure, ne nous perdons pas nous-mêmes par cet excès d'audace; approchons-nous avec respect et en toute pureté. Dites-vous avant de le recevoir : C'est à ce corps que je dois de n'être plus cendre et poussière, de n'être plus esclave, d'être libre : par lui, je peux espérer le ciel et les biens qu'il renferme, l'éternelle vie, le sort des anges, la familiarité de Jésus Christ. La mort n'a pu détruire ce corps percé de clous et déchiré par les verges; le soleil ne donna plus sa lumière quand il fut crucifié et le voile du temple se déchira, les rochers se brisèrent et la terre entière fut ébranlée : c'est ce corps qui fut ensanglanté et qui, percé d'une lance, répandit sur le monde deux fontaines salutaires d'eau et de sang. Voulez-vous d'autres preuves de sa puissance ? interrogez l'hémorroïsse qui toucha seulement la frange de ses vêtements; interrogez la mer qui le porta sur ses flots; interrogez le démon lui-même et demandez-lui : Comment es-tu frappé à mort ? d'où vient ton impuissance ? qui t'a donné des chaînes ? qui t'a arrêté dans ta fuite ? Il répondra en montrant ce corps crucifié. Par ce corps, l'aiguillon du démon a été brisé, par lui son orgueil a été démasqué, par lui les principautés et les puissances ont été données en spectacle : «Ayant désarmé les principautés et les puissances, est-il écrit, il les exposa en toute confiance après avoir triomphé d'elles en lui-même.» (Col 2,15)

Interrogez la mort et demandez-lui : Où est ton aiguillon ? qu'est devenue ta victoire ? comment ta puissance s'est-elle évanouie, au point de te rendre la risée des enfants et des femmes, toi naguère si tyrannique et si redoutable même aux plus justes ? Elle en rapportera la gloire à ce corps. Quand il fut crucifié, les morts ressuscitèrent, les portes du tombeau furent brisées, les morts sortirent de leur sépulcre, et les gardes de l'enfer furent plongés dans l'épouvante. Cela serait-il arrivé, si ce corps eût été un corps ordinaire ? Non; la victoire aurait appartenu à la mort. Mais la mort fut vaincue, parce que ce corps n'était pas celui d'un simple mortel. Et de même qu'un estomac indisposé vomit, à cause de son état de malaise, les aliments qu'il avait pris; de même, dans ce cas, la mort rend ses premières victimes. En recevant ce corps qu'elle ne pouvait détruire, elle rejeta de son sein ceux-là même qui étaient devenus sa proie; tant qu'elle les eut en son pouvoir, elle fut dans l'angoisse et comme dans le travail d'un pénible enfantement. Voilà pourquoi l'Apôtre parle «des douleurs de la mort vaincue.» (Ac 2,24) Une femme qui va mettre un enfant au monde est moins tourmentée que la mort chargée des dépouilles du Seigneur. Souvenez-vous de ce dragon de Babylone qui creva par le milieu après avoir reçu sa nourriture, et vous aurez l'image de ce qui arriva à la mort. Le Christ ne sortit pas de la bouche de la mort; mais elle aussi, ayant crevé par le milieu, laissa sortir sa victime, qui s'élança de son sein, toute éclatante de splendeur et de lumière, pour aller, non seulement jusqu'au ciel, mais jusqu'au trône même du céleste empire; car le corps du Christ monta jusque-là. Or, c'est le corps qu'il nous donne à prendre et à manger. Témoignage incompréhensible d'amour ! Dans les transports de l'amour, l'homme mord quelquefois ceux qu'il aime; et Job, en parlant de l'amour que ses serviteurs avaient

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

pour lui, leur prête ce langage : «Qui nous donnera de nous nourrir de sa chair ?» (Job 31,31) Ainsi le Christ, pour nous exciter à l'aimer davantage, nous a donné sa chair en nourriture.

5. Allons donc à lui avec empressement et avec amour; nous éviterons ainsi d'être châtiés. Plus les bienfaits reçus auront été considérables, plus cruellement seront châtiés ceux qui en auront été indignes. Les mages adorèrent ce corps couché dans la crèche ! ces païens, ces barbares, quittant leur patrie et leur maison, entreprirent un long voyage pour l'adorer dans le respect et la crainte. Nous donc, qui sommes les citoyens du ciel, imitons au moins ces infidèles. Ni la crèche, ni l'étable ne refroidirent leur ardeur, et, sans rien voir de ce que vous voyez, ils se prosternèrent humblement à ses pieds. Ce n'est plus dans une crèche que le corps du Christ vous apparaît, mais sur l'autel; il n'est plus entre les mains d'une pauvre femme, voyez, le prêtre le tient, et l'Esprit de Dieu plane avec une magnificence incomparable sur les offrandes sacrées. Non seulement vous voyez comme les mages le corps du Christ, mais vous connaissez sa puissance et sa sagesse, et vous n'ignorez rien de ce qu'il a accompli, après tout ce que vous avez fidèlement entendu. Excitons-nous donc nous-mêmes et pénétrons-nous d'une sainte frayeur. Ne nous laissons pas dépasser par ces barbares, et montrons-nous plus empressés, plus fervents, de peur d'attirer sur nos têtes, par notre téméraire indifférence, le feu vengeur. Cependant, gardons-nous de ne pas approcher de nos mystères, n'en approchons pas seulement sans préparation. S'il est dangereux de communier à la légère, ne pas communier, c'est se condamner à périr d'inanition et de faim. La table sainte est la force de notre âme, le lien de l'intelligence, la source de la force, notre espérance, notre salut, notre lumière, notre vie. Si nous quittons la terre après y avoir participé, nous pourrions entrer en toute confiance dans les parvis éternels, comme si nous portions des armes étincelantes d'or.

Mais pourquoi parler des choses de l'avenir ? Dès ce monde, ces mystères s'accomplissent pour nous. Ouvrez donc les portes du ciel, et non pas celles du ciel seulement, mais des cieus des cieus, et regardez, vous verrez ce que nous venons de dire. Ce qu'il y a de plus précieux au ciel, je vous le montrerai sur la terre. Qu'est-ce qui est le plus précieux dans un palais ? les murailles ? les toits d'or ? Evidemment non; mais le roi siégeant sur son trône. Au ciel, il en est de même, c'est le corps du Roi qui en est le plus bel ornement. Eh bien, ce corps, vous pouvez le voir sur la terre. Ce n'est ni les anges, ni les archanges, ni les cieus, ni les cieus des cieus, mais leur Seigneur et maître que je vous montre. Ainsi, il vous est donné de voir sur la terre l'objet le plus estimable et le plus précieux; non seulement vous le voyez, mais vous le touchez; non seulement vous le touchez, mais vous le mangez, et vous le portez avec vous dans vos demeures. Purifiez donc votre âme, et préparez-vous à la réception de ces mystères. Si l'on vous donnait à porter le fils d'un roi dans tous les atours de sa puissance et de sa royauté, vous seriez plein de mépris pour toutes les choses d'ici-bas. Or, voici que vous recevez, non plus le fils d'un roi, mais le Fils même de Dieu, et vous ne tremblez pas ? et vous ne savez pas vous dépouiller de tout attachement aux choses du monde ? et vous n'êtes pas fier de l'honneur qui vous est fait ? et vous abaissez encore vos yeux sur la terre ? et vous soupirez après l'or et les possessions ? Que direz-vous pour vous justifier ? quelle excuse alléguerez-vous ? Ne savez-vous pas combien le faste du siècle déplaît au Seigneur ? Expliquez autrement sa crèche, et l'humilité de sa mère ! Expliquez cette parole adressée à un homme préoccupé de son repos : «Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.» (Mt 8,20) Et les disciples, ne marchent-ils pas sur ses traces ? Ne s'arrêtent-ils pas chez le pauvre, celui-ci chez un corroyeur, celui-là chez un fabricant de petits temples ou chez un teinturier ? Ce qu'ils cherchent, en effet, c'est moins la splendeur des demeures que la beauté des âmes. Voilà nos modèles. Qu'importent les belles colonnes ou le marbre éclatant ? Courons vers les demeures célestes, foulons aux pieds tout faste humain ainsi que l'amour des richesses, et faisons-nous des pensées élevées. Cette sagesse nous inspirera un mépris profond pour ce monde indigne de nous; il ne sera pas même un portique, un lieu de délassement. Orions donc nos âmes, je vous en conjure, et préparons bien ces demeures; après quoi nous pourrions sortir de la vie pour aller posséder les biens éternels, par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ, à qui puissance, honneur et gloire, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.